



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

CE fut une chose piquante et digne d'observation que le retour insensible de chacun à ses habitudes et à ses plaisirs, après les terreurs du choléra passées. Les dames de la Chaussée-d'Antin ont bien fait d'abord quelques façons, avant de se décider à sortir de leurs boudoirs : mais à travers les vitres des croisées fermées le ciel était si bleu ! le soleil si brillant ! Tout cet air, en dépit de la peste, semblait si pur ! si parfumé ! Quel bonheur il y aurait à se promener un peu par ce beaux ! et puis le journal donnait du courage. Le chiffre officiel du bulletin sanitaire devenait chaque jour plus rassurant. Alors on s'est roulé de la tête aux pieds dans de la flanelle rose ; et le sachet de camphre

à la ceinture, le flacon de sel sous le nez, bref aussi bien anti-cholérisé que possible, on s'est risqué bravement. On est venu d'abord seulement sur le boulevard; puis on s'est hasardé davantage, on a poussé jusqu'aux Tuileries, et Dieu sait que d'exclamations, que de joie, quand on a vu les tilleuls, les lilas en fleurs, les maronniers couverts de feuilles! Des feuilles, des feuilles partout! Des feuilles fraîches et pudiques jusque sur les statues nouvelles! Cloîtré comme on l'avait été, confiné près du feu pendant ce long mois d'avril, quelle agréable surprise c'était de trouver ainsi le printemps tout éclos!

Aussi depuis lors on est revenu tous les jours aux Tuileries, et tous les jours nous pouvons nous apercevoir de l'heureux effet que la sécurité produit sur les toilettes des femmes. Aujourd'hui nous voyons les gracieux canezouts et les écharpes légères succéder aux immenses cachemires dont on s'enveloppait; nous pouvons distinguer la taille, la tournure, toute la grâce d'une femme! Nous pouvons affirmer enfin qu'il n'est pas une redingote en soie, en tissus de laine, en mousseline, qui n'ait ses trois rangs de pélerines, y compris le collet, et que la grande majorité de chemisettes est à double collet rabattu.

— Quant aux formes, rien de nouveau, seulement les pélerines à pans arrondis passées sous la ceinture, ou rondes et placées comme les pélerines de carrick, forment quelques différences.

— Les jockeys, qui tiennent maintenant toujours au corps du canezout, tombent très-bas sur les manches. Ils sont ouverts au milieu ou forment plusieurs pointes pour ne point gêner les plis de la manche.

— On voit beaucoup de redingotes en soie chinée : quelques-unes sont à raies de différentes nuances.

— Avec des robes en gros de Naples on met de triples pélerines dont le tour est découpé en dents de loup; elles sont très-longues sur les épaules afin de s'évaser plus facilement sur la manche.

— Aux redingotes on voit presque autant de dos froncés que de dos unis.

— On fait en grande quantité de petites capotes en gros d'été ou en moire blanche, doublées de crêpe rosé. On les orne d'une seule branche de roses rosées ou autres fleurs assorties à la doublure. Les rubans sont en gaze blanche brochée. Un nœud placé très en arrière sur le sommet de la tête, a de longs bouts qui tombent jusque sur la nuque.

— On voit des chapeaux extrêmement légers en rubans de gaze brochée et rubans de paille à jour cousus alternativement l'un près de l'autre,



et formant la passe et la tête. Le bord de la passe est entouré d'un ornement en paille à jour : on les orne de fleurs très-déliçates.

— Beaucoup de paille de riz en forme capote bordée d'une blonde.

— On voit de jolies formes de passe ayant les deux côtés coupés carrément, de manière à ce que les brides soient attachées aux bouts des pointes et se rapprochent sous le menton.

— Lorsque les *bibis* sont garnis par des pattes en blonde, et portés par une femme qui frise ses cheveux, les boucles descendent plus bas que le bord de la passe, et donnent l'air d'un bonnet à ce genre de chapeau.

— On voit des bonnets garnis en tulle ou dentelle qui ont en-dessous de la garniture qui est très-élevée, une seconde petite garniture qui retombe sur le front comme si c'était un second bonnet : elle s'arrête de chaque côté.

— Sous les collets des chemisettes on met autour du cou des rubans en gaze brodés et découpés avec beaucoup de recherche. On fait aussi de ces nœuds en tulle brodé garnis de petites dentelles.



L'Habit d'Arlequin.

L'HABIT D'ARLEQUIN, *chronique d'hier*, est un ouvrage qui vient de paraître comme l'essai d'une imagination de vingt ans, vive et peu formée encore; avant d'en citer un chapitre, nous croyons devoir extraire quelques passages de la préface où l'auteur dévoile un caractère aigri et malheureux, comme s'il avait déjà traversé plus d'un orage de la vie.

« Et vous voulez qu'on vous fasse un beau portrait, dit-il, quand on est forcé de jeter du fiel dans ses couleurs; et vous voulez qu'on écrive un livre doux à l'ame, spirituel et varié, caressant pour tous, semillant comme un petit ministre, coquet comme une jeune mariée, quand on a des pleurs de rage aux yeux, et qu'on est tenté de tout renier parceque tout est avili!...

« Patience! viendra bien un tems où le poète n'aura plus besoin de fermer son oreille pour ne plus entendre le bruit de la rue, où l'art remontera sur son socle, où au théâtre il y aura autre chose que le cynisme et les farces de la foire. Patience! viendra bien un tems où l'histoire sera de l'histoire; où ce moyen-âge réveillé à tort, et manqué par tant de peintres qui l'ont fait manquer devant eux, trouvera enfin un pinceau pour lui et une toile à sa hauteur. Alors il y aura aiguillon et honneur pour le poète sur lequel ne posera plus une époque naine, et qui sera débarrassé d'une atmosphère délétère. »

Plus adouci dans d'autres lignes, il dit :

« Je m'accuse d'avoir laissé quelquefois bruire d'ardens baisers, parce que j'aime une jeune, belle femme à la longue chevelure soyeuse, à la figure enchanteresse, aux bruns sourcils, aux yeux noirs, et que je pensais souvent à elle en écrivant... »

L'ODALISQUE.

Le dey d'Alger était un galant homme. Il avait deux ou trois cents femmes dans son sérail, parmi lesquelles la divine Géorgienne, la piquante Circassienne, la Grecque amoureuse; force lui fut de renoncer à plusieurs

Modes de Paris.

N.º 804.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2.º près le passage de l'Opéra
*Robe en mousseline Cachemire des M. de M. Barby rue de Richelieu N.º 20. Bonnet en
 tulle et Canotier en Baliste d'Ecosse des M. de M. Bonnard rue St. Denis N.º 368.*

de ces beautés qui avaient de leurs doigts légers caressé la barbe de Sa Hautesse, ou baisé son front superbe avec des lèvres rosées. La frégate *la Jeanne d'Arc* n'en reçut que cinquante-deux...

Parmi les délaissées, une bien belle, jeune odalisque, impatiente de sa liberté, s'échappe du sérail aussitôt que les cris de victoire de l'armée française et le tumulte de l'occupation d'Alger l'eurent affranchie de la garde de vilains noirs. Elle s'enfuit au moment où le dey venait d'évacuer son palais, et gagna en courant une porte de la ville. Oh ! combien elle eut de joie, en respirant l'air si pur de la liberté ! qu'elle fut heureuse en promenant ses regards sur une plaine immense, débarrassée de tous ces voiles gênans sous lesquels d'affreux gardiens l'avaient forcée jusque-là de cacher sa ravissante figure ! fatiguée essoufflée, elle s'est assise à une petite distance de la ville, non loin d'un bivouac français abandonné. La solitude l'environne, le bruit des tambours et des fanfares des vainqueurs, n'arrive que faiblement jusqu'à elle, mais le soleil, alors dans toute sa force, darde de brûlans rayons sur sa tête mal défendue par les flots de cheveux blonds qui ruissèlent sur ses blanches épaules. Elle cherche un asile sous un massif d'orangers, et bientôt un sommeil réparateur est venu clore ses yeux.

De ce côté, un jeune Français dirigeait ses pas ; sa figure est pâle de mélancolie, et sa démarche est triste. La joie, l'enthousiasme de ses compatriotes victorieux, n'ont qu'effleuré son ame dévorée qu'elle est par la tristesse. Un bras en écharpe atteste qu'il a pris part aux dangers du champ de bataille. Cependant son habit n'est pas grossier, et rien en lui n'annonce un homme livré au noble métier des armes. Est-ce un de ces jeunes peintres que l'amour de leur art a conduits en Afrique ? Est-ce Gudin ou Isabey ? Non : c'est un de ces volontaires qui marchent courageusement avec nos colonnes, et qui affrontent en Français les balles algériennes. La poudre l'a frappé, mais la douleur de sa blessure est moins forte encore que celle que lui causent d'amers souvenirs. Pensif, silencieux, guidé par le hasard, Alfred a porté ses pas vers la retraite qui cache l'odalisque. Il avance... Fatmé endormie a frappé ses yeux. Fatmé, dont le sein s'agite doucement, dont la bouche est sourieuse au milieu d'un calme sommeil. Il s'est arrêté soudain, il regarde immobile de surprise, le cœur battant, et ses lèvres ont prononcé tout bas, Oh ! qu'elle est belle !

Mais le souvenir de Blanche s'est présenté tout-à-coup à sa mémoire,

de Blanche, belle aussi et qui l'aime. Oubliera-t-il l'aimable jeune fille de France, pour cette inconnue que le hasard seul a offerte à ses regards ? Restera-t-il à s'énivrer d'une vue si séduisante ?

« Blanche ! Blanche ! s'écria-t-il, à toi pour toujours ! »

Et déjà il a fait quelques pas pour s'éloigner... mais le bruit a réveillé Fatmé : elle a vu le jeune homme, et un cri de frayeur lui est échappé. Alfred s'est retourné ; il s'est retourné à ce cri qui a frappé l'air comme un doux son. A ce cri qui renferme tous les accens d'une voix d'amour. Il a vu la jeune femme tremblante, avec sa longue chevelure bouclée, ses yeux supplians, ses traits enchanteurs, et plus belle encore de sa crainte. Il l'a vue, et, par un mouvement involontaire, il s'est approché d'elle. Fatmé est tombée à genoux devant lui.

« Grâce ! protégez-moi ! »

A-t-elle dit dans un langage inconnu ; mais ses mains jointes et l'expression de tous ses traits ont parlé plus éloquemment que sa bouche. Alfred a compris, il a relevé l'odalisque ; il la calme, il la rassure ; Fatmé ne craint plus. A une invitation muette du jeune Français, elle s'est assise sur un tapis de verdure jonché de fleurs ; il s'est placé auprès d'elle. Fatmé a regardé Alfred avec des yeux où se peignent la mollesse et les langueurs du sérail. Fatmé, habituée à prodiguer toutes les caresses de l'amour aux pieds d'un maître dont le geste est un ordre, dont les vastes désirs ne sont jamais contrariés, Fatmé a rougi, et cette rougeur voulait dire :

« Je sais que je suis belle, et quel encens on doit à la beauté, je n'ai plus de gardes hideux, je n'ai plus le vieux pacha brûlé d'outrageans désirs. Tu es beau, jeune Français, je suis ton esclave. . . . »

Plus tard, Fatmé, devenue libre, retourna chez son père.

Le Mutilé,

PAR M. SAINTINE.

Ce nouveau roman, qui vient de paraître, promet beaucoup de succès, et prouve que la manie des horreurs peut encore s'exploiter avec intérêt, surtout quand elles prennent leur source dans un fonds véritable. Le *Mutilé* a eu son existence et ses malheurs ; il a fait des vers contre le pape Sixte-Quint. Élisabeth, qui se trouvait papesse anglicane, en même tems que reine, s'était contentée de faire couper le poignet à un auteur qui avait osé mettre sa beauté en doute ; Sixte-Quint condamne son libelliste à perdre les deux mains et la langue. Voilà le héros que M. Saintine a choisi. Cet infortuné si cruellement puni est le *Mutilé*. C'est sa vie après le supplice, sa vie de proscrit ; c'est sa pensée, il est poète ; ce sont ses sentimens, il est amoureux ; que le romancier vous raconte : pathétique récit, admirable analyse de cour, drame touchant dont toutes les scènes sont poétiquement encadrées dans la description de l'Italie. Seul à seul avec l'idée-mère du livre, on frissonne, on détourne la tête ; en écoutant M. Saintine, cette idée pénible devient une source intarissable d'émotions plus mélancoliques qu'horribles par la magie d'un style qui s'élève jusqu'à la poésie. Votre ame se transporte dans ce corps sans mains et sans langue : il vous fait subir le rêve de toutes ses souffrances : et quand vous vous réveillez de cette lecture, que vous retrouvez votre main, que vous retrouvez votre voix, vous admirez le talent de l'auteur qui a su pendant tout un volume vous identifier à cette existence toute exceptionnelle, mais possible. Le *Mutilé* est poète ; il faut voir comment M. Saintine traduit sa poésie muette à l'aspect des scènes qui la font éclore et la développent ! il aime : il faut voir quelles consolations lui restent encore, consolations bien amères quelquefois ! Une femme est avec lui, Gaëtana, la chanteuse de Florence, création ravissante, et dont le dévouement au malheur du *Mutilé* se termine par une mort qui fait fondre en larmes.

Annonces.

Le succès des CANNES EN FER CREUX s'est propagé de Paris dans les départemens et à l'étranger avec une rapidité étonnante. C'est ce que constatent les demandes par correspondance et les visites journalières de MM. les commissionnaires en nouveautés que reçoit l'établissement, *rue Péterle, n° 5 et 7, faubourg Poissonnière*, où ces produits sont retenus même à l'avance par la province et l'étranger.

Ces cannes ont, comme on sait, l'avantage de ne pouvoir se rompre, et d'imiter, tant par leur légèreté que par la perfection et la solidité du vernis, les plus jolies cannes en bois des îles, rotins et autres.

Elles se débitent à Paris dans plusieurs dépôts, entre autres chez M. SRSSE, passage des Panoramas; chez M. VERDIER, rue Richelieu, n° 95; chez M^{me} Foy, passage Vivienne, n° 59; chez M. DELEUIL, rue Dauphine, n° 24, etc.; ainsi que chez les principaux mar chands de cannes de Paris et des départemens.

Outre les grilles, balcons, rampes d'escalier, couchettes, échelles, rateliers, etc., dont la solidité et l'économie sont constatées par une expérience de plusieurs années, on fabrique aussi en fer creux laminé des bancs, chaises, fauteuils, tabourets et tables de jardin, ainsi que des lits et canapés de différens prix. Ces meubles, vernis de manière à imiter les bois les plus recherchés, surpassent infiniment en élégance tout ce que l'on a vu jusqu'ici de mieux en ce genre, sans rien avoir des défauts qui font rejeter la fonte, c'est-à-dire de son extrême pesanteur et de sa fragilité. Les lits surtout, ainsi que les canapés, enrichis d'élégantes dorures, ne peuvent qu'ajouter à la magnificence des ameublemens les plus somptueux.

On peut se procurer tous ces produits, dont les derniers, à peine connus, n'ont jamais paru dans aucun bazar, soit à l'établissement de Paris, soit dans les succursales de la fabrique des fers creux laminés à Bordeaux et à Besançon.

- L'EAU DE NINON DE L'ENCLOS réunit de plus en plus les suffrages du public et des premiers medecins de la capitale. Elle donne la beauté, elle raffermist, raffermist la peau, la préserve des rides et des impressions de l'air, de la poussière des bals, des spectacles et des promenades, sans avoir les inconvéniens, soit des corps gras, qui bouchent les pores, soit des eaux à odeur forte, qui dessèchent la peau. Parfaite pour les yeux, la barbe, les dents, elle tient l'haleine fraîche. L'usage journalier de cette eau, est un puissant préservatif contre l'air contagieux. Elle se vend toujours au seul dépôt qui était *rue du Helder, n° 9*, et qui est maintenant, même *rue du Helder, n° 1*, au coin du boulevard, chez M^r Sellier-Meslin, à la Mère-de-Famille. Un Prospectus accompagne chaque bouteille, dont l'étiquette porte les lettres initiales du propriétaire : F. R. D. L. On fait des envois dans les départemens et à l'étranger. Les demandes franco.

A ce Numéro est jointe la planche 894.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre. Paris, 9 fr. — Départemens, 9 fr. 50, — Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens, n° 2, L.*, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.